



© Catherine Rossi juin 2007
Le hall de l'hôtel les Zianides Tlemcen

Troisième et dernière nuit de Tlemcen

Catherine Rossi

NDA : Lors de la parution de la première partie de la nouvelle, j'avais changé les prénoms afin de ne pas heurter mon ami. En effet, lorsqu'il avait lu le texte pour la première fois, il ne l'avait pas aimé du tout. Puis, il a lu la Revue et m'a demandé de rétablir les choses : Choukri remplace donc Nassim et le pseudonyme de Marcel est changé en Maurice. Ainsi se poursuit encore l'histoire de Maurice et Nada, à paraître...

Tous les voyages ont une fin et le mien s'achevait le lendemain matin. Il restait donc une nuit entière, passée en grande partie, dans le hall de l'hôtel des Zianides parce que l'on ne pouvait pas aller ailleurs. Les gens de l'hôtel avaient éteint les lumières vers minuit. Le salon d'acajou était plongé dans la pénombre. Pour notre intimité ou pour nous faire fuir ? La pleine lune se reflétait sur les marbres du patio andalou. Une raie de néon s'échappait des toilettes de l'entrée. Maurice racontait et j'écoutais.

Sousse... Le temps du départ était proche. J'en avais fixé précisément la date. Pourtant, nous avions encore le choix, les bateaux n'étaient plus surchargés en cette saison. Dans le train qui nous amenait vers Tunis, nous étions à nouveau entre amis, tous les quatre, simplement. Il y avait aussi le gars de

Chr ea, qui nous avait rejoints au dernier moment, comme pr evu. Les vacances s'achevaient, on se connaissait bien et on avait envie d'être encore ensemble et de jouer aux cartes.

Au moment du départ, il y eut un orage. Il n'y avait pas de taxi. Il fallait attendre. L'eau jaillissait des bouches d'égout, comme des geysers. J'étais trempé. Je n'avais qu'un short et un maillot de corps. Je tra nais son sac alourdi par la pluie. Je me sentais négligé, débraillé. Mais c'était aussi cela les voyages et les retours.

Dans le train, il y avait en face de moi une jeune Tunisienne, belle, avec de longs cheveux bouclés et libres. Elle me regardait depuis un moment. Amin l'avait remarqu e en premier. Il était un peu d c  de ne pas être celui qui l'intéressait. Comme elle insistait, j'ai fini par répondre à ses regards. Je lui ai souri. Je me disais que c'était les derniers jours, qu'il fallait profiter du sourire des filles. Nous sommes allés discuter au fond du compartiment. Un bon moment.   Tunis, sur le quai, on a échangé nos numéros de téléphone. Elle s'appelait Nadia, comme mon premier-et-dernier amour. Je ne l'ai jamais appelée. Je ne lui ai pas parlé de Maurice non plus. C'était passé. Je restais sur ma route.

  Tunis, l'heure du bateau de la CNAM approchait et nous étions chargés. Je n'avais pas le temps de me changer, ni véritablement l'envie. Les autres disaient qu'on pouvait partir le lendemain, prendre le bateau suivant. Mais je n'ai pas voulu. Je voulais embarquer le soir même, le dix-sept octobre. Je n'avais qu'un but : Maurice devait être sur le bateau. J'étais concentré sur cette idée.

Nous nous sommes installés. Mais la cabine était inondée. L'eau avait détrempé la moquette depuis bien longtemps. J'ai pensé qu'on risquait des allergies. Je ne voulais pas rester là et me suis occupé de changer de cabine. Un gars de l' qui-

page nous donna une autre cabine, plus petite mais elle était sèche. Après une douche, nous sommes partis visiter le bateau. Les ponts, les terrasses, les coursives. Tout y est passé. Il faisait beau, le soleil était revenu.

Et même si c'était la fin, c'était encore un beau voyage !

En descendant du pont supérieur, c'est là que je l'ai vue, la fille sans prénom. On était le dix-sept octobre ; elle repartait comme prévu avec sa famille. Je me suis caché puis j'ai filé dans l'autre sens. Elle m'avait peut-être entr'aperçu mais ce n'était pas certain. Je suis descendu dans la cabine. Les autres étaient restés en haut, à l'extérieur. Je me suis changé. Lunettes noires, à fine monture d'argent, comme James Dean, un pantalon vert olive, une chemise grise en fil à fil, des chaussures en cuir gris, parfaitement cirées. Je me tenais très droit et j'entendais Maurice s'amuser à claquer des talons en marchant dans le couloir... Une fois remonté sur le pont, j'allai retrouver les autres, Amin, les deux Oranais, Houari et Farid, bientôt rejoints par le gars de Chréa, comme prévu... Ils riaient tous, sauf celui de Chréa qui ne comprenait pas.

Moi, j'étais détendu, bien. Je guettais un peu le haut de l'escalier qui donnait sur le pont. Puis, on a pris des photos. Pendant la séance, je prenais la pose, nonchalant. J'étais de dos quand elle est arrivée. Je ne l'ai pas vue, c'est Farid qui l'a vue et m'a raconté ensuite. La fille n'en revenait pas. Elle fut comme terrassée. De dos, elle avait reconnu Maurice. Elle avait entendu son rire et reconnu les autres aussi. Elle était muette de stupeur, se cramponnait à l'entrée du pont. Elle tremblait de tous ses membres, roulait des yeux comme une folle ; elle ouvrit la bouche, comme si elle allait hurler, mais aucun son ne sortit. Les mots étaient là, sur ses lèvres : « Mais comment ?

Mais pourquoi ? Maurice, que fais-tu là ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Farid avait lu tout cela dans son regard de folle : c'était évident. Tout le monde pouvait lire la même chose.

Sur un signe de Farid, j'avais compris qu'elle était là. J'ai tourné brusquement les talons et j'ai quitté la terrasse par l'autre escalier, sans la regarder.

Et ce fut comme ça tout le soir et le lendemain matin aussi. Elle cherchait Maurice, elle voulait l'approcher. Elle tremblait, elle pleurait, elle devenait complètement folle. Et je restais imperturbable ; Maurice était inaccessible. Il l'ignorait, sans forcer. Le lendemain, dans la matinée, nous avons voulu encore faire des photos. Le gars de Chréa aussi. Les côtes découpées de Kabylie annonçaient Alger. C'était la fin du voyage. On voulait rire encore, parler des vacances, là-haut, sur le pont supérieur.

Peu après, elle est venue encore. Les cheveux défaits, elle montrait un visage boursoufflé par les larmes. Elle ne portait pas de lunettes et on voyait bien qu'elle pleurait tout le temps. Elle est allée tout au bord, où c'est interdit parce qu'il y a les canots de sauvetage. Sa cousine était avec elle. C'est elle qui a dit à Maurice très fort, en criant en français :

- Maurice, tu vois ! Regarde ! Elle va se jeter ! Elle va se suicider, pour toi ! Se suicider pour toi, Maurice ! Sa mort, ce sera ta faute !

Et elle répétait encore :

- Elle va sauter ! Regarde, Maurice ! Elle va sauter et c'est à cause de toi ! Pour toi ! Mais regarde ! Regarde-la !

Elle était hystérique elle aussi, comme la fille sans prénom qui tremblait à l'extrême bord du pont.

Maurice quitta le pont en courant. Il a dévalé les escaliers vers le bas du bateau. Ses semelles de cuir résonnaient sur les marches métalliques. Il ne voulait pas lui parler. Je n'avais rien

à lui dire. Absolument rien, c'était fini. J'avais tiré un trait. Qu'est-ce qui était fini ? D'ailleurs ? Maurice avait replié sa serviette et était parti. Si j'avais voulu voyager le dix-sept octobre, ce n'était pas pour elle mais pour lui, pour Maurice. Pour mettre sa tête à jour, pour être sûr de tout contrôler. Et pour en terminer vraiment. Une vengeance ? Difficile à dire. C'était plus fort que moi. Cette volonté de ne pas lui parler me dépassait. C'était la même chose, la même force, aussi violente que celle qui l'avait poussé à partir de Port El Kantaoui sans se retourner. Je ne pouvais pas lutter contre moi-même, mais je n'avais pas l'impression de lutter contre elle.

Amin rencontra la cousine de la fille. Ils parlèrent. Elle lui avait dit qu'elles avaient entendu Maurice parler arabe quand elles étaient arrivées sur le pont supérieur, la veille ; qu'elles n'avaient pas compris. Amin s'est tout de suite lancé. Maurice était un ami à eux, depuis toujours. Sa mère était française, son père algérien. Il venait terminer ses vacances chez eux, à Tlemcen. Après, après seulement, il rentrerait en France, à Lille. Les deux filles l'avaient cru. Le prestige de Maurice s'en trouvait-il grandi à leurs yeux ? Il était paré de toutes les qualités : la double nationalité, un travail, la France... Elle voulait à tout prix lui parler, insistait la cousine. Elle avait des questions à lui poser, toujours les mêmes, qu'elle avait répétées toute la soirée, toute la nuit. Elle n'avait pas fermé l'œil et pleuré.

- Pourquoi ? Pourquoi me fais-tu cela ?...

Le bateau allait arriver à Alger, il y aurait de longues heures d'attente. La fille sans prénom continuerait à pleurer, à se désespérer...

Les formalités de la douane ont duré très longtemps, comme d'habitude. Je ne ressentais rien. Les vacances étaient finies. Il y aurait le train pour Oran. Amin et lui se sépareraient des

deux Oranais, que le gars de Chréa, immanquablement, allait suivre au lieu de rentrer chez lui. Les wagons de première seraient climatisés et il y ferait trop froid parce que depuis un mois, la chaleur avait disparu. Alors, ils resteraient en seconde. Après le train, viendrait le « train-train » quotidien, les affaires et la vie normale qui reprendraient. C'était bien fini.

Et c'était un beau voyage, un magnifique voyage...

Mais avec elle, ce n'était pas vraiment fini... Un autre été, deux ans plus tard...

Je recevais un cousin. Il faisait beau. Je voulais descendre me baigner à la mer. Le cousin accepta la ballade, mais la nage ne le passionnait pas. On s'est retrouvé sur la plage de « la Marmite » dans le complexe d'El Nabil Medeci. J'ai nagé longtemps, jusqu'à fatiguer mes muscles, me sentir épuisé et vide. En remontant de l'eau, je l'ai vue. Cette silhouette... je l'aurais remarquée de toutes les façons parce que dans l'absolu, elle me plaisait. De loin, la fille était bien faite, grande, avec un joli corps. En me rapprochant, j'en fus certain. Ce sourire effronté, les pommettes : c'était elle, la fille dont j'avais oublié le prénom deux ans auparavant. J'ai mis mes lunettes noires, genre « Matrix » et c'est d'ailleurs ainsi qu'on me surnommait un peu partout depuis que je les portais. Avec le soleil de l'été et cette fille, je retrouvais Maurice : un peu halé, avec le bronzage qui faisait ressortir son teint clair et ses cheveux châains éclaircis par les bains de mer. Je le savais. J'aurais pu en jouer un peu... mais pas à ce moment-là. Je n'en avais pas envie.

C'est elle qui resta bouche-bée, muette, à nouveau terrassée. Elle tenta un sourire, dans le vide. J'ai suivi cette étrange transformation, de loin. Et ce fut le cousin qui sauva la situa-

tion, bien malgré lui. À peine arrivé sur la plage, il ne s'était pas senti bien. Quand je suis remonté de l'eau, il se plaignait du ventre. Il suait beaucoup. La sueur coulait le long de ses tempes. Il tremblait. Son front était brûlant. Alors je l'ai entraîné vivement à la voiture pour foncer aux urgences de l'hôpital de Tlemcen. C'était triste pour le cousin qui fut bien malade : une intoxication, quelques heures sans soin et il serait mort.

Mais pour moi, ce fut le salut ! Je le remerciais secrètement de m'avoir sauvé d'une entrevue dont je ne voulais pas. À l'hôpital, je le couvrais de cadeaux à chaque visite. En réfléchissant, les jours qui suivirent la baignade, je trouvais un peu étonnant qu'elle vînt de Blida se baigner sur la plage de « la marmite ». Il y en avait tellement d'autres bien plus proches... Je pensais qu'elle était venue là dans l'espoir de revoir Maurice, que plusieurs fois, elle avait dû venir en vain. Cela lui était indifférent. Ce n'était que des hypothèses pour jouer avec l'idée. Je ne ressentais plus rien. Ou bien tout juste le goût un peu amer de la vengeance. Mais cette idée, décidément, ne me correspondait pas.

L'image de la fille devient de plus en plus floue. Je ne me rappelle pas ses traits. Quant à son prénom... Je me souvenais davantage de son corps... Maurice ? Il n'a pas de mémoire... Son corps lui avait plu, c'est tout. Pour une raison bien simple : les filles dont il a envie ont ce corps-là, sculpté et souple. Mais il n'est pas fait pour se souvenir... Pas même de la silhouette en haut du toboggan qui correspondait si bien à son idée... Enfin, à l'idée de son désir.

Mais je pense que l'histoire de Maurice n'est pas finie. Que la fille pourrait bien réapparaître encore devant lui, avec ce regard étonné, entre le désespoir de ne jamais réussir à le séduire et la folie de penser le maintenir en son pouvoir...

Choukri se tut. Je le regardais. Je l'avais écouté, capté sa voix, ses intonations, les reflets changeants de son regard. Parce qu'en racontant, il me regardait toujours. Les soirs précédents, à peine le récit fini, nous reprenions nos discussions et partions dîner ou nous promener. Ce soir, Choukri ne bougeait pas. Il ne me regardait pas non plus. Il fixait le sol et les détails du divan. Je lui demandais si l'histoire était vraiment finie. Je n'avais pas envie de partir, de remonter dans ma chambre. Choukri me dit que non, que l'histoire n'était pas finie. Pour l'instant, je savais tout ce qu'il en savait. Mais il y aurait d'autres nuits et il aimait me raconter des histoires... Il savait que « La fille pourrait bien réapparaître... » La fille ? Ou bien une fille ? Puisqu'il avait oublié son prénom, son visage aussi...

Qui avait raconté ? Au début, j'avais cru que c'était Maurice, relatant sa propre histoire. Parce qu'elle sonnait juste dans sa bouche. Et que le personnage lui allait à ravir... D'ailleurs, n'était-ce pas ainsi qu'il m'avait abordée ! Une façon, m'a-t-il dit ensuite, d'aborder les étrangères, un « hameçon »... et il faut reconnaître que j'avais mordu... en acceptant de le revoir et d'écouter son récit.

Ensuite, il a prétendu que je m'étais trompée du tout au tout... Que c'était Choukri et lui seul qui contait et m'avait parlé durant ces trois nuits. Pourtant, il me reste comme un doute, parce que Choukri ne pourra jamais se séparer de Maurice. Et pour qu'il ne souffre pas trop, je lui souhaite surtout de n'en rien changer. Sinon, il se prendra à son propre piège, il se prendra à aimer plus qu'à ne désirer et plongera dans le désespoir.

Nada, ma sœur, ma fidèle douleur, ne m'abandonne pas... Sans toi où serais-je, sinon dans le désespoir ?

